

3 Oct 1980

Rendre la ville au citadin

Thème d'une exposition d'architecture au centre Georges-Pompidou

« A la recherche de l'urbanité », la première exposition d'architecture organisée dans le cadre de la Biennale de Paris, est présentée jusqu'au 10 novembre à la galerie du CCI (Centre de création industrielle) au centre Georges-Pompidou. Elle montre les projets d'une soixantaine de jeunes créateurs — moins de quarante ans — qui, dans une quinzaine de pays, en Europe, en Afrique, en Amérique du Sud et aux Etats-Unis, font preuve d'une sensibilité nouvelle dans l'aménagement des villes. Pour les organisateurs de l'exposition, le choix de l'urbanité comme thème de réflexion signifie clairement la volonté de sortir l'architecture du discours hermétique des spécialistes. L'urbanité dont il est question est une conception urbaine plus aimable, conçue en réaction contre les ravages de l'urbanisme moderne. Il s'agit d'une véritable reconquête de la ville, bousculée par le progrès, prisonnière des équipements, envahie par la voiture, défigurée par des

vagues incohérentes de constructions. Il ne s'agit pas pour ces jeunes architectes de tout détruire ou de tout masquer, mais de trouver des solutions ponctuelles à des problèmes particuliers. De plus en plus, la véritable mission de l'architecture n'est pas de construire de grands ensembles qui le rendront célèbre, des morceaux de bravoure ou des morceaux de concours, mais de contribuer au bien être de ceux qui vivent en ville. Michel d'Ornano, ministre de l'Environnement et du Cadre de vie, a souligné, en inaugurant cette exposition, qu'elle propose de redécouvrir le savoir de la ville, de rendre la ville au citadin, de retrouver le secret d'aménagement urbain bien maîtrisé et de retenir dans ce but « une démarche qui tienne compte à la fois des modes de vie et des réalités sociales, du nécessaire mélange des fonctions et des habitants, de l'association des habitants à la destinée de leur quartier, de l'indispensable part de rêve et de fantaisie ». Les projets, qui concernent tous des endroits précis et

existants, portent notamment sur la reconquête des espaces résiduels laissés en friche (pavillon de treillage au bord du ravin du Hédas à Pau), la revalorisation des lieux publics urbains de grande fréquentation (pavillon d'accès à la station de métro Sainte-Catherine à Bruxelles, station de métro de Holborn à Londres), et la revitalisation de quartiers anciens à l'abandon (le campus de Providence

aux Etats-Unis, le quartier El Hafsia à Tunis, le quartier Alma-Gare à Roubaix, îlots du centre de Boston, centre historique de Moscou). Le dessin d'architecture moderne n'est pas sec ou théorique, il fait voir, il utilise la couleur, il est compréhensible et séduisant. Les jeunes architectes veulent convaincre et l'exposition présentée au CCI montre des villes où l'on aimerait avoir droit de cité.

LYON MATIN (O)
38000 GRENOBLE

5 Oct. 1980

ARTS PLASTIQUES

La XI^e Biennale de Paris

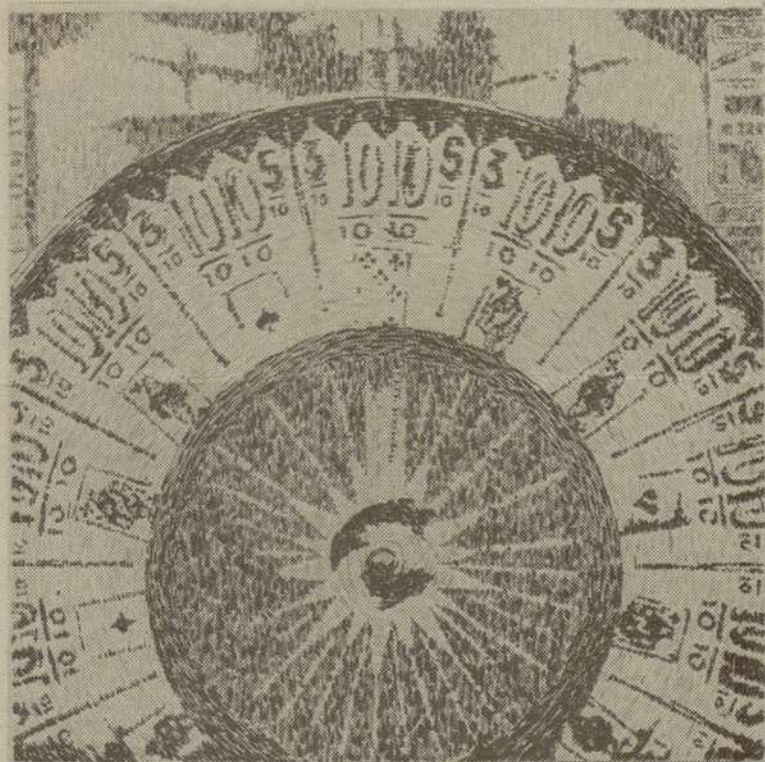
La confusion propre à une époque où la méprise, le trucage, la fourberie dans tous les domaines ont force de loi, n'épargne pas la XI^e Biennale des Jeunes artistes dont les portes viennent de s'ouvrir, ces jours derniers au musée d'art moderne de la Ville de Paris.

L'art conceptuel, engendrant un ennui incohérent, semble avoir tendance à reculer au profit de ce que l'on appelle de nouveau « les arts plastiques » soumis aux épiques de feu l'ancien groupe « support-surface ». En même temps la vidéo, le cinéma, la performance, les installations et même l'architecture se trouvent à l'ordre du jour, bien qu'aucun genre véritablement spécifique, ne se révèle intentant des autres disciplines proposées.

Ce qui frappe également parmi les actions, les films vidéo même les « installations », et il va sans dire, les performances, c'est le désir manifesté par les films : d'Adam de revendiquer leur qualité d'hommes-objets. Désormais, rattrapant le temps perdu, ou cédant à un désir longtemps réfréné l'artiste aime se dévêtir. Si l'on découvre quelques femmes nues dans les images de cette biennale, on ne compte plus les films, les photos et les actions où le mâle impose sa nudité !

Toutefois, il serait injuste de réduire cette manifestation à un simple défilé freudo-éco-marxiste. Les épiques de Support-Surface sont parfois des inventeurs comme Limerat, utilisant des morceaux de bois, des branches et des morceaux de ficelles pour traduire ses pulsions gestuelles. Dans la même voie, Champion-Métadier, et surtout Gauthier exécutent des sortes de patchworks faits de tissus colorés assemblés avec de multiples matériaux.

Dans un langage plus traditionnel, Messac possède l'originalité



MESSAC : dames, rois, as. Photo Laurent Sully Jaulmes

d'exprimer les émotions créées par la roue colorée des loteries foraines retenant le souffle du joueur. L'image de la fortune virtuelle se trouve ainsi fractionnée afin d'exprimer le mouvement du destin mouvement scandé par le frottement du fer sur le volant animé. Parlons également des cailloux étoilés de Tremblay, des blancs colorés de Brandy, des bâtons de Flexener.

Signalons la difficile démarcation entre la sculpture et la peinture, bien que l'on puisse évoquer les personnages de Connor, les poissons de Fisch, le bien-nommé, etc, etc...

Parmi les performances Orlan, organisatrice courageuse avec Hubert Besacier du symposium international de performances de Lyon se trouve justement mise à l'honneur, en même temps, un cinéaste lyonnais, Stéphane Delormoz, a été invité à projeter une de ses réalisations.

On s'ennuie moins qu'on ne redoute à cette IX^e Biennale. Le temps est-il enfin venu où le langage artistique avant-gardiste tout en accomplissant son rôle de rupture saura retenir l'attention des foules !

René DEROUILLÉ

LE MONDE

5, rue des Italiens - 9^e

3 Oct 1980

VIDÉO

Problèmes de robinet

On compare souvent la télévision à un robinet. D'eau tiède, précise-t-on presque toujours.

Sans doute est-ce pour cela que la vidéo, qui utilise la même sorte d'images que la télévision, l'image électronique, se veut et se fait compte-gouttes, torrent, fleuve, alambic, océan, clap-syde, cascade, douche écosaisie, aquarium, pipe-line, écluse... mais surtout pas robinet.

On s'en persuadera aisément à la Biennale : la vidéo n'est jamais autant à son aise que lorsqu'elle s'ingénie à se distinguer de la télévision. De toutes les manières possibles.

Klaus vom Bruch — de Cologne — a installé un téléviseur tout près de l'entrée du Musée d'art moderne. Qui répète inlassablement tantôt les mêmes quatre ou cinq images d'une émission de guerre, tantôt un « bout-à-bout », une véritable avalanche d'images utilisant des enfants (feuilletons, publicités). Raréfaction ou pléthore, dans les deux cas il s'agit pour la vidéo de se situer en deçà ou au-delà du débit « normal » de la télévision. Procédés connus, qui ont fait leurs preuves depuis longtemps. Mais Klaus vom Bruch en tire des effets d'étrangement ou d'engorgement qui portent.

A l'orée de la cafétéria de ce même musée, on bute sur un billard électrique. Une installation de Dominique Belloir. Certains visiteurs essaient d'y glisser une pièce, avant de s'apercevoir que son tableau d'affichage n'est pas ordinaire. C'est un moniteur vidéo, encastré derrière la vitre, qui diffuse en continuité des images... de flippers. Des images de joueurs : mains, visages, regards. Des images du jeu : boules, butoirs, couloirs, points. Des images du « hors-jeu » : rues, villes. En couleurs réelles ou synthétisées, ces images se succèdent, se chassent, s'empilent, se téléscopent, se saturent mutuellement. Pour aboutir à des compositions étonnantes : telle cette incrustation d'un jeune visage entre les hautes tours d'un paysage urbain, tandis que les boules poursuivent en surimpression leurs courses entre les yeux, la bouche et les gratte-ciel.

Si un tel dispositif recèle une charge critique, ce n'est pas forcément contre les flippers et leurs adeptes. Mais peut-être plutôt par analogie tordue, méaphore moqueuse, contre la télévision. D'aujourd'hui et de demain. Qui nous promet de

déverser chez nous tout à la fois cours de l'or, cours du soir, bourse des fruits et légumes, offres d'emplois, horaires d'avions, comptes en banque, date de Marnage et bulletins de batailles de la prochaine guerre. Plus votre photo, instantanément, le jour où tous vos miroirs sont brisés.

Marie-Jo Lafontaine — de Bruxelles — n'a peut-être pas pensé à la télévision en installant, au Centre Pompidou, les sept écrans de sa *Marie-salope* (ainsi appelle-t-on ce bateau-drague dont on nous montre le travail en sept flots d'images superbes). Pourtant elle est là, la télévision. Avec son fameux robinet. La télévision, on ne peut pas l'interrompre, ça passe, ça ne revient jamais. Devant les sept écrans de la *Marie-salope*, on sait bientôt, quand on a compris le mécanisme, qu'une image aperçue ici va revenir là, mais peut-être pas tout à fait la même, prise sous un angle légèrement différent. On a aimé une image, on veut la revoir, mieux la voir. Mais, quand elle revient, elle passe trop vite, on regardait ailleurs. Alors on espère un troisième passage. Ainsi l'on court des yeux d'un écran à l'autre, en proie à un insatiable désir. Allez donc faire ça avec votre seul et unique poste !

Signalons enfin deux manifestations qui ont eu lieu pendant la première semaine de la Biennale (plus ou moins en rapport avec elle), et qui s'inscrivent, assurément, dans cette rivalité de la vidéo avec la télévision. Projection dans une salle de la S.F.P. à l'Empire, de vidéo sur grand écran par eidophore, système General Electric Fièvre du gigantisme ! Les résultats, sans décevoir vraiment, n'ont guère enthousiasmé. La vidéo ne gagne pas grand-chose à passer par une telle vanne. Elle y perd son éclat, ses chatouillements. En revanche, l'expérience tentée au Ciné-Forum des Halles fut éblouissante. Une pyramide d'une vingtaine de postes déversant en cascade la même image. Vives sensations de ballets à peine mécaniques. D'un kaléidoscope déréglé, fou, imprévisible. Quelque chose comme les grandes eaux d'un Versailles qui resterait à construire.

JEAN-PAUL FARGIER.

★ Musée d'art moderne de la Ville de Paris et Centre Georges-Pompidou, jusqu'au 3 novembre.